

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 48 (2021)

Stanis Perez

**Le sein de la reine. Symbolique(s) et politique de la
féminité dans la France moderne (XVI^e–XVIII^e s.)**

DOI: 10.11588/fr.2021.1.93942

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

STANIS PEREZ

LE SEIN DE LA REINE

Symbolique(s) et politique de la féminité dans la France moderne (XVI^e–XVIII^e s.)

Il arrive qu'un geste suffise à tout exprimer. Pudiquement, la jeune Catherine de Médicis porte sa main droite à la hauteur sa poitrine dénudée. Elle a les yeux clos, le dernier soupir a été rendu. Voilà ce que sera son image pour l'éternité grâce au sépulcre qu'elle a commandé à Germain Pilon. Quant à l'ébauche de Girolamo della Robbia, figure terrifiante et macabre, elle finira dans un dépôt, oubliée de tous jusqu'à la Révolution. Le modèle était alors méconnaissable, résumé à un transi émacié, pourvu d'une cage thoracique bien trop visible et d'une poitrine tombante. Bien évidemment, le gisant définitif de la reine a fixé, une fois pour toutes, un modèle physique très florentin, avec sa gestuelle digne de Botticelli et la plastique impeccable des vénus antiques. Rien à voir avec la triste évocation de la décomposition des chairs, ce qui soulignait autrefois la vanité des mortels. Que signifie ce choix? En l'absence de documentation, et sans tomber dans le piège de la psychologie rétrospective, on ne saurait répondre. Mais on peut toutefois relever que, si l'on s'en tient à la figuration des seins de la souveraine, une fois de plus, la symbolique et l'anatomie ont tutoyé le politique autour d'un organe féminin par excellence. Est-ce à dire que le sein de la reine serait équivalent à cette jambe du roi si souvent exhibée dans les peintures officielles¹? L'hypothèse mérite d'être vérifiée ou, tout au moins, explorée.

Féminité, fécondité, prospérité

Dès la célébration de ses noces, la nouvelle reine est confrontée à une image en miroir, celle de divinités à la fois belles et fécondes. Son rôle dans le système monarchique et dans le nouveau couple qu'elle forme tient de l'évidence: donner un héritier viable à la Couronne et accomplir ses devoirs d'épouse attentive, même si personne ne se fait d'illusion sur les liens réels entre deux étrangers que tout oppose parfois, à l'exclusion de la religion. Si l'iconographie spécifique des cérémonies nuptiales demeure pudique, la mythologie permet toutefois de montrer ce qui reste caché dans la réalité. Il en va de même lors des entrées. Des allusions choisies sont placées, à dessein, le long du parcours emprunté par le roi et son épouse – si cette dernière est bien présente, ce qui n'est pas toujours le cas. En 1571, lors de l'entrée parisienne de Charles IX, on érige un arc de triomphe orné comme suit:

En l'une des joues de cest arc, estoit ung tableau de riche et excellente peinture, representant une femme couchée et appuyée sur son coulde, ayant plusieurs mammelles et petis enfans à l'entour d'elle, environnée de toutes sortes de fleurs, fructz, espicz de bled et grappes de raison, tenant en une main la corne d'Amaltée et en l'autre la boete de Pandore demie ouverte; et au dessoubz ce quatrain:

1 L'article synthétique de Sergio BERTELLI ne répond pas à la question: La gamba del Re, dans: Laurent GOLAY, Philippe LÜSCHER, Pierre-Alain MARIAUX (dir.), *Florilegium: Scritti di storia dell'arte in onore di Carlo Bertelli*, Milan 1995, p. 160–169.

*France heureuse en mainte mammelle,
Ceinte d'espis et de raisons,
Nourrit des biens qui sont en elle
Les siens et ses proches voisins².*

Mais une autre figure souligne le lien entre l'anatomie féminine et l'Abondance:

A l'autre bout, une quantité de bledz en espy, et vignes blanches et noires, chargées de raizins, et au milieu une grande femme nue, demy courbée, ayant le visaige beau et gracieux et plusieurs mammelles à l'entour d'elle, d'où sortoit laict en abondance, signifiant l'abondance incomprehensible de toutes sortes de fruitz, que la France produit³.

Avec la généreuse Cérès, la sage Minerve peut également faire office de reine de substitution. En 1549, Henri II fait une entrée dans la capitale et découvre une curieuse effigie installée près du Châtelet:

Sur le piedestal de celle du milieu iaspé comme ses collateraux seoit une Minerve de relief tant exquise en sa forme, que si elle eus testé telle en Ida, le berger Phrygien n'eust adiugé la pomme d'or à Vénus: toutesfois elle estoit vestue en deesse digne de grande veneration dessous ses pieds avoit un tas de livres pour donner à entendre qu'elle est tresoriere de Science: & de sa main gauche espraingnoit sa mamelle droite dont il sortoit du laict, signifiant la douceur qui provient des bonnes lettres [...]⁴.

Traditionnellement, le sein droit était considéré comme celui de l'allaitement et l'on associait d'ailleurs sa fermeté à la conception d'un enfant mâle⁵.

Toutefois, si les allusions n'étaient pas assez claires pour le public ou la principale intéressée, on pouvait aller jusqu'à une évocation plus explicite. Mariée à Louis XIII en 1615, Anne d'Autriche tardait à donner naissance à un enfant, or l'entrée lyonnaise qu'elle effectua en décembre 1622 allait lui rappeler ses devoirs puisqu'on disposa un tableau qui la représentait *la mammelle droite descouverte, esclairee des rayons du Soleil, & tenant un enfant entre ses bras prest à estre allaité [...]*⁶. Rares sont les exemples aussi précis ou, pour le formuler différemment, aussi performatifs. Habituellement, on évitait de trop anticiper, sur le plan des images, les événements qui ne s'étaient pas encore produits. On exhibait des artefacts de dauphin à chaque mariage royal, mais pas de reine en train d'allaiter. À Lyon cependant, les témoins ayant assisté à l'entrée et ayant décrit ensuite les décors avaient bien compris le message et ils le répétèrent dans la description imprimée: de pied ferme, tous attendaient la venue d'un dauphin *dans le sein de leur Royme*.

Mais on ne saurait oublier la reine-mère elle-même, surtout lorsqu'il est question d'une régence et que, par définition, il n'y a pas de princesse à célébrer. Toujours à Lyon, en 1564, le jeune Charles IX participa à une entrée triomphale en compagnie de sa mère. Les thuriféraires locaux

2 Registres des délibérations de la ville de Paris, Paris 1891, vol. VI, p. 267a.

3 Ibid., vol. VI, p. 300b.

4 C'est l'ordre qui a été tenu a la nouvelle et ioyeuse entrée [...], Paris 1549 (J. Rosset), fol. 27v.

5 D'où vient que les femmes qui sont enceintes d'un fils, ont la mamelle droite plus dure que la gauche? C'est pource que le masle s'engendre du costé droit: & ainsi le sang menstrual venant à ce costé, pour nourrir l'enfant, le rend plus dur & ferme. Raisons naturelles et morales de toutes choses qui tombent ordinairement en Devis familiers, Paris s. d. (vers 1560-1570) (J. Bonfons), n. p.

6 L'Entrée du Roy et de la Royme dans sa ville de Lyon, Lyon 1624 (J. Jullieron), p. 89-90. Les rayons du Soleil émanent forcément du roi Louis XIII.

n'omirent pas de célébrer celle qui avait donné la vie au jeune roi et ils la représentèrent en Junon, avec un paon, & sus icelle fut couché a plat un Hercules qui tetoit sa mammelle dextre⁷. Etrange représentation qui fait écho, bien plus tard, à une entrée de Marie de Médicis exilée aux Pays-Bas. Une fois encore, sa fonction maternelle a été rappelée par l'intermédiaire d'une allégorie de la Fécondité Auguste, à savoir une jeune femme (Marie a alors cinquante-sept ans...) dont les mammelles estoient pleines de laict, ayant sur son giron un enfant à demy nud, qui d'une main la carressoit, & de l'autre tenoit une corne pleine de fruicts⁸.

Comme on le constate, la figure maternelle prévaut lorsqu'il s'agit de représenter la reine et sa poitrine attire les regards, y compris lorsqu'il est question d'en stigmatiser la visibilité coupable. C'est ce qui s'est produit avec Marguerite de Valois, une femme que l'on accusait de trop montrer ses appas. Certes, Brantôme avait rendu hommage à sa *belle gorge* et à son *beau sein*⁹, mais, en l'absence de descendance, cette liberté avec les usages ne pouvait que se retourner contre elle. Séduction devait rimer avec procréation. Le Père Suffren, un jésuite parisien prêchant à Notre-Dame, fustigea, un jour de 1610 selon le témoin de Pierre de L'Estoile, une mode attribuée à l'odieuse reine Margot: le clerc dit qu'il n'y avoit aujourd'hui si petite coquette à Paris qui ne monstrast ses tetons, prenant exemple sur la Roine Marguerite¹⁰. Si la condamnation de la lascivité présumée des femmes est un classique de la prédication, il ne faut pas confondre, dans ce cas précis, ce qui relève de la symbolique et ce qui relève de la morale. On pouvait visualiser le sein nourricier de la reine, pas une partie de son intimité; on pouvait utiliser des allégories à moitié nues pour représenter la reine de Paix et la mère du futur prince, mais pas confondre un corps séducteur et ce qui constituait le pendant féminin du corps royal¹¹. En l'occurrence, la répudiation de Marguerite de Valois, officiellement faute d'héritier, la plaçait désormais dans la galerie honteuse des reines déchues dont le corps n'avait pas été à la hauteur. Au ventre fécond de la reine fidèle et chaste, on opposait désormais la poitrine impudique et outrancièrement exhibée (Suffren parle bien des tétos et non de la gorge) d'une princesse qu'on pouvait diaboliser à loisir.

Féminité, autorité, maternité

Il convient de préciser la place du sein de la reine dans la symbolique monarchique. Propice à bien des métaphores¹², cette partie de l'anatomie renvoie autant à la maternité qu'à la dimension conjugale du pouvoir royal, celle qui insiste sur la nécessité pour un roi d'avoir une reine à ses côtés. Mais une reine qui, lorsqu'elle est couronnée (on ne peut pas parler de «sacre»), bénéficie d'une onction. Ce point a été longtemps minimisé par l'historiographie, sans doute parce qu'il

7 Discours de l'entree de tres illustre, trespuissant, treschrestien, & tresvictorieux Prince Charles de Valois neuvuième de ce nom (...), Paris 1564 (M. Breville), fol. 201v.

8 Jean PUGET DE LA SERRE, Histoire curieuse de tout ce qui s'est passé à l'entrée de la Reyne [...] Mere [...] dans les villes des Pays Bas, Anvers 1632 (B. Moretus), p. 54.

9 Œuvres complètes du seigneur de BRANTÔME, Paris 1823, vol. V, p. 155.

10 Registres-journaux de Pierre de L'ESTOILE, Paris 1881, vol. X, p. 164.

11 Stanis PEREZ, Le corps de la reine, Paris 2019.

12 On devait juger de la beauté de l'intimité d'une femme à l'apparence de ses seins, voir la truelle lente recommandation de Guillaume Bouchet: *Que si outre voulez sçavoir le champ de nature est bien disposé, elle nous a baillé un signe asseuré, qui est le sein: car les filles qui ont le sein large, ou la poitrine ouverte, le col ramassé, non trop gresle, les tetins durs, rondemets & mediocrement gros, les reins assez amples, & le bassin de hanches spacieux, lors iugez que la piece susdite se porte bien. Chacun saisira de quelle pièce il s'agit [...]*. Guillaume BOUCHET, Les sérées, Lyon 1618 (P. Rigaud), vol. I, p. 88.

n'y a jamais eu de thaumaturgie réginale¹³ mais également parce que le contenu de la Sainte Ampoule n'était pas utilisé au cours du rituel. Néanmoins, on pratiquait bel et bien une onction. En 1530, c'est Eléonore d'Autriche, sœur de Charles Quint et nouvelle épouse de François I^{er}, qui est couronnée et ointe *la poitrine, qui feut descouverte par ma dicte Dame Magdelaine, & la Royne de Navarre*¹⁴. En effet, la tradition voulait que la première application de saint chrême se fit *premier sur la poitrine, ou fronc et aulx lieulx acouustumez*¹⁵. En 1610 cependant, le cardinal de Joyeuse qui officiait au couronnement de Marie de Médicis à Saint-Denis *print la saincte unction, en versa sur une platine, & en oignit sur le chef de la Royne, qui fut descouvert par les Princesses qui l'assistoyent, & puis apres sur la poitrine, en disant l'oraison pour ce ordonnée [...]*¹⁶. Le fait de débiter par la tête ne rapprochait-il pas le rituel de son équivalent masculin ?

Quoi qu'il en soit, une fois consacré, ce sein devait remplir sa fonction tout en se substituant à un ventre jamais évoqué sinon pour célébrer l'imminence d'un heureux événement. A ce sujet, il convient de rappeler que la nécessité d'assurer une descendance pérenne, donc de fonder ou de prolonger une dynastie, ne doit pas être prise à la légère et passer au second plan au profit d'une conception traditionnellement virile du pouvoir. Toute l'histoire de la légendaire »loi« salique (Ralph E. Giesey ou Eliane Viennot) montre à quel point les choses étaient compliquées en la matière et surtout que l'éviction des femmes du trône de France ne résolvait pas tous les problèmes. Que faire d'un roi sans héritier direct ni fille à marier ? Que faire également d'un prince célibataire dont on surveillerait les mœurs ? Que faire également d'un couple infécond, tant du côté du roi que de la reine ? Ces questions, aussi simples et banales qu'elles puissent paraître, interrogent la logique d'un système beaucoup plus dépendant des femmes qu'on ne le pense et que les théoriciens de la monarchie ne l'ont reconnu eux-mêmes.

Le tournant essentiel date sans doute de la fin du XVI^e siècle et de la fin des Valois. Après le renvoi de Marguerite de Valois, Marie de Médicis a bénéficié d'une aura sans précédent grâce à la valorisation de sa fécondité. Le tout premier contact avec Henri IV fut pour le moins fougueux, surtout si l'on se détache de la version officielle, forcément édulcorée¹⁷. Le corps fécond de la reine pouvait être chanté et la célèbre toile de Rubens figurant la reine en Bellone pacificatrice (à moins qu'il ne s'agisse plutôt d'une Minerve protectrice) n'étonnera pas au regard du contexte (fig. 1)¹⁸.

Cette composition, très allégorique mais toutefois réaliste au niveau du visage de la reine, a joué la carte de l'évocation explicite de la fécondité, une qualité symbolisée par le sein droit découvert, celui qui était constamment représenté dans les entrées. Une sculpture en bronze de

- 13 Exception en Angleterre bien sûr; voir, pour Mary Tudor, la célèbre miniature tirée de son missel et attribuée à Levina Teerlinc (The Madresfield Court): Stephen BROGAN, *The Royal Touch in Early Modern England. Politics, Medicine and Sin*, Woodbridge 2015, p. 41.
- 14 Théodore GODEFROY, *Le ceremonial de France*, Paris 1619 (A. Pacard), p. 221. Commentaire dans *Les memoires et recherches* (sic) de JEAN DU TILLET, 2^e éd., Troyes 1578 (Ph. Deschamps), p. 165.
- 15 Pierre GRINGORE, *Les entrées royales à Paris de Marie d'Angleterre (1514) et Claude de France (1517)*, Genève 2005, p. 288.
- 16 *Les ceremonies et ordre tenu au sacre et couronnement de la Reyne Marie de Medicis*, s. l. 1610 (s. n.), p. 10. La formule est connue grâce au compte rendu du *Mercur françois* (1610, fol. 413v): *Au nom du Père, et du Fils, et du S. Esprit, ceste Onction d'huile te profite en honneur et confirmation eternelle*.
- 17 Voir le témoignage, de première main, de Belisario Vinta publié dans Berthold ZELLER, *Henri IV et Marie de Médicis*, Paris 1877, p. 332.
- 18 Voir également Geraldine A. JOHNSON, *Pictures Fit for a Queen: Peter Paul Rubens and the Marie de Medici Cycle*, dans: *Art History* 16/3 (1993), p. 447–469; Yves RODIER, *Marie de Médicis et les représentations symboliques d'une reine de Paix ou le faire voir, faire croire de la Régence (1610–1617)*, dans: *Europa moderna* 2 (2011), p. 77–108, en ligne: https://www.persee.fr/doc/emod_2107-6642_2011_num_2_1_854 (dernière visite 14.1.2021).

Barthélémy Prieur a choisi de représenter Marie en Junon, la poitrine également dénudée mais surtout pour faire pendant à celle du roi Henri, quant à lui entièrement nu en Jupiter tenant la foudre (fig. 2)¹⁹.

Les conventions artistiques, le goût florentin, les références antiques, tout autorisait a priori ce type de représentation. Mais affirmer cela n'explique pas l'extrême rareté de ce type d'œuvre. Le moment était sans doute favorable à cette exaltation, par anticipation, de la future dynastie des Bourbons. Il importait alors de marquer les esprits et de miser sur l'image d'une nombreuse descendance assurée par la réputation des Italiennes en la matière. En fait, le corps de la reine devenait une matrice tandis que celui du roi symbolisait l'État patriarcal. A ce sujet, les vers très pompeux de Berthrand d'Orléans doivent être cités, et ce malgré leur lourdeur :

*Ce monde si l'on en croit aux fameuses escolles
A pour son armement deux flambeaux & deux poles,
Et ce saint Microcosme en son patron formé
De deux bras, de deux piedz, de deux yeux, deux oreilles,
Deux poulmons, deux tetins decouvre ses merveilles,
Et qu'il est en son plan de tout point consommé²⁰.*

On ajoutera une autre allusion, bien plus significative sans doute, et qui date de la régence de Catherine de Médicis. Elle est due à l'inspiration de Guillaume Roville, un auteur qui s'adresse alors à la reine-mère dans une épître dédicatoire inaugurant un ouvrage de Paulo Giove. La reine y est qualifiée de *mere & nourrice de toute paix & tranquillité*²¹. A priori, pareil compliment ne devrait guère étonner au regard du contexte politique, de la régence et de la tradition associant la reine à la paix et le roi à la guerre. Mais, par cette formule laconique et puissante, Roville révèle ce qui fonde le pouvoir de Catherine de Médicis mais également de toutes les reines de France. L'allaitement du futur roi, sa naissance, le fait d'avoir veillé à son éducation, tout justifie l'autorité maternelle. Le substantif *nourrice*, à prendre au sens large, fait écho à ces représentations, déjà décrites, de divinités symbolisant l'abondance. Le lien, ici, est évident. En tant que mère, Catherine exerce une influence légitime sur son fils; en tant que femme, elle représente encore et toujours cette fertilité de laquelle le pouvoir royal ne saurait faire l'économie. Par conséquent, cette «mère et nourrice» avait toutes les qualités pour gouverner et ce, malgré la «loi» salique et ses fondements ouvertement misogynes.

Mais, à cette époque, la promotion de la figure de la reine n'allait pas sans poser problème. Comment raffermir le pouvoir d'un roi tout en acceptant qu'il reste dépendant, en tant qu'in-

19 Louvre, OA 11055; Voir mon commentaire dans Stanis PEREZ, *Le corps du roi. Incarner l'Etat de Philippe-Auguste à Louis-Philippe*, Paris 2018, p. 216. A mettre également en relation avec une belle médaille de Pierre Régnier (DAT.PACCATVM.OMNIBVS.AETHER) datant de 1613 et figurant la reine en Junon, toujours avec un paon, la poitrine dénudée: Museum of Fine Arts, Boston, 17.121.

20 Berthrand d'ORLÉANS, *La muse des Gaules, à la royne Marie de Médicis*, Bourges 1614 (M. Levez), 1614, n. p.

21 Paulo GIOVE, *Dialogue des devises d'armes et d'amours*, Lyon 1561 (G. Roville), p. 4. C'est aussi à cette époque que la légende d'un allaitement de saint Louis par Blanche de Castille a commencé à se diffuser. Plusieurs auteurs ont repris l'anecdote selon laquelle une dame de la cour aurait allaité le jeune prince en l'absence de sa mère. Or, quand elle apprit la nouvelle, la reine préféra faire vomir son bébé plutôt que de laisser ce sang non-maternel dans le corps de son enfant, voir Henri ESTIENNE, *Deux dialogues du langage françois italianizé*, Anvers 1578 (G. Niergue), p. 326 (Blanche n'est pas encore identifiée). Un siècle plus tard, on accuse la nourrice d'avoir donné à téter un lait «brûlé» au petit Louis: Antoine VARILLAS, *La Minorité de Saint Louis*, La Haye 1685 (A. Moetjen), p. 10-11.

dividu, fils et mari, de sa mère et de sa femme? Cette idée, particulièrement redoutée par les observateurs très au fait des péripéties politiques de la monarchie française, est devenue un tabou. Chacun s'efforçait de louer la tradition salique tout en reconnaissant que les reines étaient d'excellents rois et qu'elles élevaient correctement leur progéniture *allaissant & nourrissant leurs ordinaires necessitez de vos abondantes mammelles de prudence, de iustice, & de Royale consolation*²². Inutile de développer sur l'exemple anglais car les Français pâtissaient sans doute de ce contre-modèle. Une princesse aurait pu diriger tout un Empire (songeons à Marie de Hongrie, la sœur de Charles Quint), pendant ce temps, dans le royaume, on cherchait des raisons, parfois saugrenues, pour cautionner des règles de succession excluant les femmes.

Les érudits et les théoriciens de la monarchie ne savaient plus comment justifier la mise en retrait des reines, surtout lorsqu'elles gouvernaient de fait en période de régence. Ils stigmatisaient ce qu'ils appelaient, non sans mépris, donc fascination inavouée, la *gynaecocratie* (sic). Ce régime dévolu aux femmes était conspué d'une façon presque unanime (Ronsard fait exception, pas Jean Bodin), ce qui rendait pareil jugement pour le moins douteux. Bien entendu, les ennemis de la puissante Angleterre élisabéthaine ou de la machiavélique Catherine de Médicis pouvaient trouver là un terrain d'entente. Tous déploraient, mais en redoutant son efficacité, les *incommoditez de la Gynaecocratie, ne faisans ioug à l'Empire des femmes, par le benefice de la loy Salique*²³. On incriminait, sans y croire absolument, la nature féminine, sa éternelles sautes d'humeur, son irrésolution passive, ses passions innées. On tentait de se persuader que les femmes ne pouvaient pas régner en raison de la *magnanimité des François, ne pouvans souffrir estre dominees par femmes de par elles*²⁴. Ce faisant, en parallèle, on lorgnait sur le légendaire royaume des amazones.

Est-il nécessaire de rappeler que les amazones, en ayant confisqué le pouvoir aux hommes, avaient sacrifié leur sein droit? Depuis Boccace, Christine de Pizan et Pétrarque, on rêvait à ces reines antiques et fictives qui auraient gouverné leur peuple d'une main de fer. On songeait – non sans admiration? – à Penthésilée, souveraine des amazones résolument demeurée vierge et réputée belliqueuse²⁵. La symétrie avec la reine de France, à la fois féconde et pacifique, fait-elle le moindre doute? Les érudits fantasmaient sur ces femmes viriles vivant ensemble et tenant tête à Alexandre le Grand lui-même. Il est vrai que les sources antiques semaient le trouble. Les héroïques de Philostrate affirmaient, mais sur un mode mineur, que les filles de ce royaume gynécocratique n'étaient pas allaitées (comment auraient-elles pu l'être?) mais nourries autrement: [...] *si qu'elles ont à mon opinion pris ce nom d'Amazones de ce qu'elles ne nourrissent point leurs enfans de leurs mammelles, ains les eslevent avec du lait de Iuments grasses & refaittes, & certaines rayons de rousee qui se vient à guise de miel accueillir sur les canes & roseaux des rivieres*²⁶. Contrairement à Hippocrate et à Ptolémée qui affirmaient que les amazones se brûlaient complètement le sein droit, Arrien parlait d'une simple entrave au développement mammaire²⁷. Un moyen terme fut proposé par Pierre Petit au XVIII^e siècle: l'application d'un fer chaud sur le sein droit aurait bloqué la croissance de la poitrine chez les jeunes filles soumise à ce rite²⁸.

22 Etienne du TRONCHET, *Lettres missives et familières*, Lyon 1608 (J. Didier), fol. 54v. Il est à noter qu'Etienne de Tronchet était le secrétaire et conseiller de Catherine de Médicis.

23 *Les Memoires de la Ligue* [...], s. l. 1602 (s. n.), vol. I, p. 405.

24 Jean du TILLET, *Recueil des roys de France*, Paris 1580 (J. du Puys), p. 214.

25 *Les Triumphe (de) PETRARQUE*, Paris 1554 (E. Groulleau), fol. 75r. Notons toutefois que les graveurs rechignaient à supprimer le ou les seins des amazones (cf. fol. 72r).

26 *La Suite de PHILOSTRATE*, Paris 1682 (A. L'Angelier), fol. 340v.

27 ARRIEN, *Arriani Anabasis et Indica*, éd. grecque et trad. latine par Jean-Frédéric DÜBNER et Karl MÜLLER, Paris 1846 (*Scriptorum graecorum bibliotheca*, 25), 7, 13, p. 188.

28 Pierre PETIT, *Traité historique des amazones*, Leyde 1718 (J. A. Langerak), vol. I, p. 77.

S'il était facile de rejeter l'éventualité d'un gouvernement féminin en se moquant des légendaires amazones, sur le plan conceptuel, les difficultés étaient réelles et l'on ne saurait oublier la célèbre métaphore de Sully. Chacun comprend à quoi le ministre fit allusion quand il rappela que *labourage & pasturage estoient les deux mamelles dont la France estoit alimentée, & les vraies mines et tresors du Perou*²⁹. Mais ces deux *mamelles* peuvent-elles être jamais détachées d'un idéal féminin, à la fois maternel, nourricier et protecteur? Le confident d'Henri IV a pu s'inspirer, pour inventer une formule aussi forte, d'une allusion géographique de Blaise de Montluc³⁰ ou, plus sûrement, d'une citation de saint Augustin pour qui *Est autem mater Ecclesia: et ubera ejus duo testamenta scripturarum divinarum*³¹. Il est donc faux de dire que la pensée politique classique excluait absolument toute option féminine du pouvoir, au moins dans le contexte français.

Sans aller jusqu'à suggérer la possibilité d'un matriarcat au royaume de ces lys »qui ne filent pas«, à partir du XVII^e siècle, un blocage est apparu. Il devenait difficile de valoriser la figure maternelle de la reine, son corps fécond et son attitude pacifique alors qu'en parallèle, on exaltait le roi de guerre, viril, impavide et conquérant. Au mieux, on pouvait tenter de concilier les deux en misant sur une complémentarité efficace puisque synonyme de fécondité. Après tout, Rubens avait montré le sein de Marie de Médicis et avait représenté cette reine, dans un autre tableau du cycle, installée en amazone sur son cheval. La supériorité théorique du sang royal bénéficiait aussi des qualités d'un lait d'origine étrangère. C'est d'ailleurs ce que suggérait un jeton de Marie-Thérèse d'Autriche frappé en 1681: des gouttes de lait maternel tombaient en pluie sur des lys régénérés grâce à cette ondée nourrissante³². Même le Roi-Soleil avait besoin d'une épouse lui donnant des enfants et sa gloire requérait toutes les parties de l'anatomie d'une femme.

Vanité, infirmité, éternité

Bien des peintures représentaient, au XVI^e et au XVII^e siècle, le suicide de Cléopâtre. Mordue par un serpent à la poitrine, elle se soustrayait, par une mort choisie, à la tyrannie d'Octave-Auguste. Symboliquement, le traitement iconographique de cet épisode relie le sein de la princesse à l'exercice du pouvoir et au don de soi qu'il exige. Tout amplifie le tragique de ce sacrifice alors que c'est un organe à la fois très sensible et hautement symbolique qui va recevoir le poison fatal. Cléopâtre meurt donc en reine et en femme. Les classiques ont été à la fois impressionnés et fascinés par ce drame que la pudeur de Pascal a sans doute censuré (la plupart des représentations ont mis en avant la beauté d'une reine parfois montrée toute nue³³), le joli nez de Cléopâtre remplaçant la poitrine meurtrie de la belle Égyptienne.

29 Maximilien DE BETHUNE, duc de Sully, *Memoires des sages et royales oeconomies d'Estat (...)*, Paris 1683 (E. Loyson), vol. I, p. 391.3

30 [...] *la riviere de Garonne, & celle de Dordogne, qui sont les deux mammelles qui allaitent Bourdeaux*: Blaise de MONTLUC, *Commentaires de messire Blaise de Montluc*, Paris 1661 (L. Billaine), vol. II, p. 67.

31 Saint AUGUSTIN, *Opera omnia*, éd. par Armand-Benjamin CAILLAU, Paris 1838, vol. XVII, p. 480.

32 Ce jeton en argent du graveur Chéron est devisé LAC.SVPERVNT.GENVVS.ARGVIT (Feuardent 13165). Voir la description contenue dans *Mercurie galant*, janvier 1683, p. 262-263. Le rapprochement avec Junon paraît évident si l'on considère la médaille d'Henri IV (1603) devisée ORITVR.ET.LACTE.VIRESCIT; Junon y arrosait une fleur de lys avec le lait coulant de son sein. L'idée sera reprise en août 1793 avec la fontaine d'eau dite «de la Régénération», place de la Bastille; Isis remplace alors Junon.

33 Voir, parmi d'innombrables exemples, la gravure de Sebald (Louvre, L 27 LR154), la peinture de Giampietrino (RF 2282) ou encore celle de Claude Vignon avec ses seins particulièrement bombés (Rennes, musée des Beaux-Arts, INV1985-1-1).

D'autres exemples ont rattaché le destin des reines à leur poitrine, mais dans des circonstances tout à fait pathétiques. Hilarion de Coste, en pleine régence d'Anne d'Autriche, rendit hommage à ces reines courageuses et dignes, à ces femmes fortes (comme les qualifiait Pierre Le Moyne³⁴) dont la piété allait jusqu'au sacrifice de leur confort. Ainsi, on racontait que, lors de ses exercices de piété, Jeanne de France enfonçait des clous d'argent dans sa poitrine dans le but de souffrir et de s'élever spirituellement³⁵. Toutes les douleurs localisées dans cette partie du corps acquéraient une résonance singulièrement vive.

Anne d'Autriche a expérimenté la puissance du symbole mammaire et, en négatif, la force d'un discours associant exercice du pouvoir et sacrifice de soi. Le cancer du sein qui l'emporte en 1666 n'a jamais été caché; il a été, au contraire, utilisé comme une parabole de la fragilité des puissants et du prix à payer par ceux qui entendent régner. De nombreux textes au contenu quasi mystique ont été publiés après la mort de la reine-mère, comme pour immortaliser sa lutte contre la maladie mais également pour démontrer sa grandeur face à la vanité du pouvoir³⁶. Et, en priorité, c'est le réalisme des descriptions contenues dans les oraisons funèbres qui retiendra l'attention du chercheur. *Son Corps*, affirme Jayr, *est devenu le sepulchre vivant de la vanité des roys; l'ulcere de son sein est une éloquente bouche dont la voix muette perce le cœur des assistants [...]*³⁷. Ensuite, l'auteur se plaît à décrire le *puant ulcere dans la partie la plus sensible & delicate de la beauté, le cloaque de l'odorat, & la gesne des yeux, la roüe des nerfs*. De son côté, Claude-François Ménestrier reprend et développe cette idée en jouant sur la durée de l'épreuve puisque Anne *porta la mort dans le sein plus de neuf mois*³⁸. Le sein qui donne la vie, ou en tout cas alimente le nourrisson, est devenu le tombeau d'un règne hors du commun. Le jésuite poursuit et déclare:

*Je me plaindrois volontiers des rigueurs de la Nature d'avoir attaqué sa vie par la partie la plus tendre qui fut en elle. Ne devoit-elle pas respecter le sein de la Mere des Souverains, de la Mere de l'Eglise, de la mere des Armées, de la mere des Magistrats, de la mere des Peuples, & de la mere de la Paix, si elle n'avoit voulu nous persuader qu'elle la traitoit en Amazone, luy rendant le mesme office que ces guerrieres se rendoient quand elles brûloient leurs mammelles pour combattre plus aisément*³⁹?

L'allusion aux amazones ne nécessite pas de plus amples explications; Ménestrier s'est contenté de faire la synthèse entre la dramaturgie entourant la mort de la reine-mère et les références de la culture antique au sujet des redoutables guerrières. Le sein meurtri d'Anne d'Autriche rappelle autant l'autorité qui fut la sienne (en tant que mère et épouse) que l'épreuve qui, *in situ*, marqua la dernière partie de sa vie (en tant que malade et incurable). Sainte et amazone.

Le spectacle de ce naufrage physique a été considéré par les prédicateurs comme un sujet d'élévation car, pour une fois, il ne s'agissait pas d'une sainte oubliée de tous (l'obscur sainte

34 Pierre LE MOYNE, *La Galerie des femmes fortes*, 4^e éd., Paris 1663 (J. le Gras). L'auteur cite le cas de la reine Panthée qui, désespérée par la mort de son mari et prête à tout pour le faire revivre, *s'ouvrit le sein d'une large playe: & panché sur luy, comme si elle eut voulu luy donner sa vie & luy remplit les veines de son sang; elle rendit l'Esprit sur sa blessure*, *ibid.*, p. 118–119.

35 Hilarion de COSTE, *Les Eloges et les vies des reynes, des princesses, et des dames illustres en piété*, Paris 1647 (S. et G. Cramoisy), vol. II, p. 11.

36 Stanis PEREZ, *Regards endeuillés. La mort et le corps d'Anne d'Autriche en perspective*, dans: *Papiers on French Seventeenth Century Literature* 35/69 (2008), p. 643–656.

37 Daniel André JAYR, *Oraison funèbre d'Anne d'Autriche*, Lisieux 1666 (R. Le Boullenger), p. 15.

38 Claude-François MÉNESTRIER, *Discours funebre, prononcé aux obseques de la tres-chrestienne reine mere Anne d'Austriche*, Paris 1667 (J. L'Anglois), p. 29. La maladie de la reine a duré deux ans, en réalité.

39 *Ibid.*

Ediltrude avait souffert d'un cancer du sein)⁴⁰, mais une femme illustre et puissante: [...] *en montrant sa plaie aussi affreuse, elle ouvre librement son sein à quiconque la veut voir. N'est-ce pas là un spectacle digne de tous les Rois de la terre*⁴¹? Quelle meilleure leçon pour les vaniteux au pouvoir? Or Madame de Motteville fit encore mieux en consacrant de nombreux passages à l'agonie de sa maîtresse, le tout en dépeignant une princesse à la force et au courage hors du commun. Celle qui fut jadis si belle et si coquette (voir son inventaire après décès) contemplait alors son sein ulcéré et les effets de traitements à base de ciguë, un organe, précise la femme de chambre, désormais *plein de trous*⁴². Le tableau hideux des souffrances de la reine, des tourments en partie causés par l'intervention de médecins dépassés, parachève la tonalité morbide des oraisons prononcées en 1666:

*Ils mortifioient la chair, et ensuite on la coupoit par tranches avec un rasoir. Cette opération étoit étonnante à voir. Elle se faisoit les matins et les soirs, en présence de toute la famille royale, des médecins chirurgiens, et de toutes les personnes qui avoient l'honneur de servir cette princesse et de l'approcher familièrement. Elle avoit sans doute de la peine d'exposer une portion de son corps à la vue de tant de personnes, où ce monstre de cancer qu'elle portoit au sein n'empêchoit pas qu'il n'y eût encore de quoi l'admirer; mais comme alors elle savoit juger sainement des choses de ce monde, elle ne regardoit plus en elle ce qui avoit été le sujet de sa vanité qu'avec une sainte horreur et une sainte colère contre elle-même, qui lui faisoit désirer d'en faire de continuels sacrifices à la justice divine. Elle se voyoit couper la chair avec une patience et une douceur estimable; et souvent elle disoit qu'elle n'auroit jamais cru avoir une destinée si différente de celle des autres créatures; que personne ne pourrissoit qu'après la mort, et que pour elle, Dieu l'avoit condamnée à pourrir pendant sa vie*⁴³.

On a sans doute trop insisté sur la consolidation du pouvoir royal, à partir de la fin des guerres de Religion, sans voir que l'image du couple royal, harmonieux et fécond, gagnait en importance. La logique dynastique, la nécessité d'assurer la succession en ligne directe, la symbolique rassurante d'une Abondance incarnée dans le corps de la reine, tout contribuait à la glorification d'une femme qui ne pourrait asseoir son autorité qu'en devenant une mère protectrice. Certes, les répudiations et la montée des favorites pouvaient laisser croire que, de toute façon, l'exercice viril du pouvoir ne se partageait point. Mais, ne nous y trompons pas, les auteurs qui ont pris leur plume durant les périodes de régence n'étaient pas les seuls à rappeler que les femmes avaient autant le sens de la négociation que celui de la gestion des affaires de l'Etat. Qui en aurait douté après une tradition millénaire et le contenu d'une culture classique qui n'a pas attendu Boccace pour révéler les «grandes» reines? La focalisation sur la «loi» salique et la promotion de son expression concrète, l'absolutisme viril, ont faussé puis freiné un mouvement qu'il reste encore à décrire en détails, celui qui soulignait la capacité des reines à être d'excellents rois et pas seulement lorsque ces derniers étaient encore mineurs.

Après tout, si les princesses symbolisaient la paix et l'abondance (donc le commerce et les arts), en négatif de la guerre et de la conquête (donc la vieille stratégie utilisée pour croître et s'enrichir), cette formule du pouvoir n'était-elle pas, en réalité, en avance sur son temps? Une autre gouvernance, mais qui ne cédait rien à la tactique, à la raison d'Etat et au machiavélisme

40 Philippe D'OUTREMAN, *Le vrai pédagogue chrétien*, 2^e partie, Lyon 1686 (s. n.), p. 376.

41 Jean-Louis de FROMENTIÈRES, *Oraison funèbre d'Anne d'Autriche*, Paris 1666 (S. Mabre-Cramoisy), p. 47.

42 Mémoires de Mme de MOTTEVILLE, Paris 1869, vol. IV, p. 400.

43 Ibid., p. 405.

des souverains, était possible et voilà sans doute ce qui a motivé les écrits les plus virulents contre cette «gynécrocratie» que la Révolution combattrait encore.

Au XIX^e siècle, les Goncourt, dans leur complaisante »Histoire de Marie-Antoinette«, rechi-gneront à insérer une planche illustrée représentant le fameux bol-sein inspiré par la reine, une petite jatte de la manufacture de Sèvres qui aurait été moulée directement sur la poitrine de la souveraine⁴⁴. Mais ce n'est pas l'in vraisemblance historique de cette anecdote qui a conduit l'éditeur à ne fournir la lithographie que sur demande, c'est la volonté d'émoustiller le lecteur et le bibliophile. En plein régime républicain, et même sous la plume de royalistes convaincus, il importait que le sein de la reine restât caché.

44 Edmond et Jules de GONCOURT, Histoire de Marie-Antoinette, Paris 1878 (ouvrage comprenant treize planches plus celle du bol-téton, sur demande), voir Le Guide du bibliophile et du libraire, Paris 1952, p. 460b. L'un des exemplaires de cet objet est conservé à la Cité de la céramique Sèvres et Limoges (INV MNC 23399).



Fig. 1: Portrait de Marie de Médicis en Bellone par Peter Paul Rubens (1577–1640), huile sur toile 276 x 149 cm, vers 1622–25 : Musée du Louvre, Paris. © Musée du Louvre.



Fig. 2: Marie de Médicis en Junon par Barthélémy Prieur (1536–1611), Bronze vers 1600–10: Musée du Louvre, Paris. © Musée du Louvre.